



Conférence donnée au cours de la session 2012 des Semaines sociales de France, "Hommes et femmes, la nouvelle donne"

Le masculin et le féminin dans une perspective historique

Michelle Perrot
Georges Vigarello

Michelle Perrot*

Une telle rencontre, sur un tel objet, aurait-elle été pensable il y a trente ans ? Elle est le témoin d'un regard renouvelé par les évolutions du présent. Vous nous avez demandé de parler du "masculin et du féminin dans une perspective historique". Georges Vigarello et moi-même nous sommes en quelque sorte partagé la tâche, Georges "du côté des hommes", moi "du côté des femmes", les deux versants étant du reste inséparables. De ce point de vue, la problématique du genre, qui met d'emblée l'accent sur la différence des sexes, est sans doute plus pertinente. Comment la différence des sexes s'est-elle construite dans le temps de l'histoire ?

Je planterai brièvement le décor et trois mots résumeront mon intervention : Fondements/ Changements/ Résistances.

Fondements

Les rapports de sexes s'inscrivent dans des structures dont les anthropologues soulignent l'extension et la longue durée. Dans son livre classique, *Masculin/Féminin : la pensée de la différence*, Françoise Héritier montre l'universalité et la quasi éternité d'une dualité qui est, pour elle, au cœur de la pensée symbolique. Dans la pensée grecque comme dans les sociétés "premières", africaines ou autres, qu'étudient les anthropologues, les hommes s'opposent aux femmes comme le jour à la nuit, le feu à l'eau, la force à la faiblesse, la compétition à la beauté, l'extérieur à l'intérieur, la création à la reproduction. Car cette différence obéit aussi à une hiérarchie, ce que Françoise Héritier appelle "la valence différentielle des sexes", à savoir la supériorité soi-disant naturelle, innée, originelle, universelle., reconnue aux hommes par rapport aux femmes. Dans ces représentations, seuls les hommes sont producteurs et créateurs, dans le domaine de l'esprit (le *pneuma* des grecs, le souffle), comme dans la génération (le sperme). Ils sont muscle, phallus, cerveau ; les femmes sont le ventre de l'humanité ; mais elles ne font que porter la graine que les hommes déposent en elles, sans contribuer à l'engendrement. Le rôle de l'ovulation n'a été découvert par les médecins qu'aux XVIIIe et XIXe siècles¹. Jusque-là, les femmes n'étaient qu'un principe passif. Cette disparité

* Michelle Perrot est historienne.

¹ Jacques Gonzalès, *Histoire de la procréation humaine ; Croyances et savoirs dans le*

est, pour les Grecs (Platon, surtout Aristote, et le médecin Galien), le produit de la Nature : cette nature à laquelle les sciences naturelles du XVIIIe siècle donneront un fondement biologique, et qui culmine dans la philosophie des Lumières et dans la pensée de la Révolution française. La pensée de la Révolution française est une pensée rousseauiste de la nature qui fixe cette dualité des sexes.

Dans les grandes religions monothéistes, la différence des sexes est le fruit de la volonté de Dieu, exprimée, par exemple, dans le récit biblique de la création de l'homme et de la femme. Il existe deux versions de cette scène originelle : dans l'une, la plus ancienne, Adam et Ève ont été créés ensemble ; dans l'autre, plus récente, Ève est seconde, tirée de la côte d'Adam, et complémentaire par rapport à lui. C'est cette version qui a été entérinée par l'Église qui voyait dans Ève¹ celle par qui le péché est entré dans le monde. Cette différence des sexes, divine et/ou naturelle, est l'argument qui justifie ce qu'on appelle la "domination masculine" (cf. P. Bourdieu²) et la subordination des femmes. Elle dicte à chaque sexe son rôle et ses fonctions, et définit leurs espaces réciproques (ainsi la partition "intérieur/extérieur", "public/privé"). Elle est le fondement de la famille, de l'ordre social et de l'organisation politique de la cité. La démocratie athénienne est purement masculine. On ne peut pas même dire qu'elle exclut les femmes (comme les barbares ou les esclaves) : elle ne les inclut pas parce que leur incapacité est une évidence. La Révolution française fera de même. Organisant le vote "universel", Siéyès exclut la totalité des femmes, qui sont "citoyennes passives" ; elles ont droit à la protection de leur personne et de leurs biens, mais ne participent pas à la représentation nationale³.

La femme est autre, elle est l'autre de l'homme. Dangereuse, disaient les Pères de l'Église qui redoutaient par-dessus tout le péché de chair. Les femmes devaient être protégées (y compris contre elles-mêmes) et cachées. Voilées même. Saint Paul ou Tertullien le recommandent, la chevelure des femmes étant un instrument de séduction érotique⁴. Faut-il le rappeler ? Le voile des religieuses vient des pratiques de la Méditerranée, érigées en règle, et que même Vatican II a eu du mal à modifier⁵.

Est-ce à dire que le christianisme n'a pas changé le statut des femmes ? Si. Et de plusieurs manières. Par la possibilité du célibat monastique qui les soustrayait à l'obligation du mariage et leur donnait la possibilité d'accéder à des fonctions d'autorité (les abbesses des couvents jouissaient d'un véritable pouvoir, quoique sous contrôle). Par le consentement *en principe* exigé dans le mariage quand, à partir du XIIe-XIIIe siècle, il devient sacrement⁶. Surtout par l'égalité devant Dieu après la mort. Au jour du jugement, tous sont nus devant Dieu et le sexe n'a plus d'importance. Mais n'est-il pas significatif qu'il faille sa suppression pour parvenir à l'égalité ? L'égalité des sexes suppose, en somme, la déssexualisation.

Car le gouvernement de l'Église est mâle et seuls les clercs ont accès au savoir et à l'usage du latin. Si les femmes l'apprennent, c'est par effraction⁷.

Rien d'étonnant à cela : ainsi étaient les choses en ce temps-là. L'inégalité était une "évidence". Et rien n'est plus difficile qu'une "rupture d'évidence", comme l'a montré Michel Foucault.

Cette structure hiérarchique a perduré à travers les siècles. Elle a modelé les rapports de savoir et de pouvoir à tous les niveaux du public et du privé, du quotidien et du politique. Ce "socle

monde occidental, Paris, Albin Michel, 2012.

¹ Pauline Schmitt, « La création de la femme : un enjeu pour l'histoire des femmes », in Jean-Claude Schmitt (dir.), *Ève et Pandora. La création de la femme*, Paris, Gallimard.

² Pierre Bourdieu, *La domination masculine*, Paris, Seuil, 1998.

³ Au nombre des « citoyens passifs », Siéyès plaçait les mineurs, les fous, les très pauvres et toutes les femmes. À ce sujet, Armelle Le Bras-Chopard et Janine Mossuz-Lavau (dir.), *Les femmes et la politique*, Paris, L'Harmattan, 1997.

⁴ Sylviane Agacinski, *Métaphysique des sexes. Masculin/Féminin aux sources du christianisme*, Paris, Seuil, 2005.

⁵ Rosine Lambin, *Le voile des femmes. Un inventaire historique, social et psychologique*, Berne, Berlin, New York, Paris, Peter Lang, 1999.

⁶ Georges Duby, *Le chevalier, la femme et le prêtre. Le mariage dans la France féodale*, Paris, Hachette, 1981

⁷ Françoise Wacquet, *Le latin ou l'empire d'un signe, XVIe-XXe siècle*, Paris, Albin Michel, 1998.

dur d'observations primordiales" (Françoise Héritier) constitue le bloc hercynien de la différence des sexes, persistant sous les sédiments de l'histoire et capable de ressurgir à tout instant.

Changements

Pourtant, ces structures ont changé aussi, lentement ou brusquement, jusqu'à parfois se dissoudre. Françoise Héritier sous-titre le tome 2 de *Masculin/ Féminin : Dissoudre la hiérarchie* ; elle s'en explique dans une introduction intitulée "Le vivant féminin" où elle incorpore le "levier essentiel" qu'a été l'accès à la contraception. Maurice Godelier parle des *Métamorphoses de la parenté*¹.

Cette "dissolution de la hiérarchie" – relative et inachevée – est sans doute un processus majeur de la "civilisation des mœurs" dans le monde occidental dont Norbert Elias a montré qu'il fait partie d'un processus d'égalisation des individus. Comment s'est-elle opérée, à quels moments ? Dans quels domaines ? Par quels facteurs et par quels agents ? Quel a été le rôle des femmes elles-mêmes dans ce processus ? Quels effets a-t-il eus sur la famille, la société en général ? Ces questions sont au cœur d'une "histoire des femmes" qui s'est développée depuis quelques décennies et qui est, nécessairement, celle des rapports de sexes². Je me limiterai à quelques remarques. D'abord sur sa temporalité, qui combine des évolutions lentes, quasi souterraines, presque imperceptibles ; et des ruptures, liées aux guerres (par exemple la guerre de Cent ans ou la Grande Guerre de 1914-18), aux révolutions de tous ordres (religieuses, symboliques, scientifiques, politiques). L'histoire des femmes s'insinue dans les *brèches* (pour reprendre l'expression d'Hanna Arendt) qui se produisent dans les systèmes de pouvoirs.

La "révolution sexuelle" contemporaine

Ces changements ont été accélérés depuis un siècle, voire un demi-siècle, au point de constituer une véritable "révolution sexuelle", par laquelle les femmes ont accédé à l'égalité et à la liberté, et ont été enfin considérées comme des individus. Elles ont franchi bien des frontières³.

Celle du *savoir* qui leur fut si longtemps refusé. Elles sont passées de l'éducation à l'instruction ; elles ont conquis la lecture et l'écriture, l'accès à tous les diplômes et à toutes les formations. La phase finale de ce processus a été réalisée en France entre 1924 (les filles passent désormais le même baccalauréat que les garçons et accèdent à l'université) et les années 1970-80, qui ont adopté et généralisé la mixité.

Accès au *travail rémunéré et qualifié* : les femmes ont toujours travaillé⁴, mais elles ont été longtemps cantonnées au domestique, invisible et non rémunéré, comme s'il était sans valeur ; ou limitées à un "salaire d'appoint". Au XIXe-XXe siècle, elles accèdent au salaire, forme de reconnaissance du travail individuel, et à la profession, avec de longues résistances pour les professions dites de prestige (avocates, médecins, ingénieurs). Le cantonnement dans des "métiers de femmes", bons pour une femme, et du coup dévalorisés, menace constamment les femmes ; on le mesure aujourd'hui à propos du *care*.

Accès à *la pensée* : femmes reconnues comme scientifiques (y compris mathématiciennes) et comme philosophes : Simone Weil, Hanna Arendt, Simone de Beauvoir dont le livre, *Le deuxième sexe* (1949), ouvre la voie à une nouvelle définition de la féminité : "On ne naît pas femme, on le devient", dit-elle. La différence des sexes, à ses yeux, n'est pas un produit de la

¹ Maurice Godelier, *Métamorphoses de la parenté*, Paris, Flammarion, 2010.

² Françoise Thébaud, *Écrire l'histoire des femmes et du genre*, ENS éditions, 2007 (préfacé d'Alain Corbin) : la meilleure historiographie du domaine.

³ Pour une vue d'ensemble des changements, cf. Nicole Bacharan, Françoise Héritier, Michelle Perrot, Sylviane Agacinski, *La plus belle histoire des femmes*, Paris, Seuil, 2011 ; pour la France, cf. Michelle Zancarini, *Histoire des femmes en France, XIXe-XXe siècles*, Rennes, Presses Universitaires, 2005 ; Christine Bard, *Les femmes dans la société française du XXe siècle*, Paris, Colin, 2002.

⁴ Sylvie Schweitzer, *Les femmes ont toujours travaillé. Une histoire du travail des femmes aux xixe et xxe siècles*, Paris, Odile Jacob, 2002.

nature, mais de la culture et de l'histoire. Simone de Beauvoir inaugure la pensée du genre, sans employer ce terme alors inusité. La pensée du genre constitue une rupture de la pensée, dont les développements sont aujourd'hui impressionnants ; aux États-Unis, mais aussi en France et un peu partout dans le monde. Le genre représente un élargissement de la réflexion aux deux sexes¹ et aux homosexuels².

Mais la révolution majeure a été l'accès à la contraception : par la pilule et le droit à l'avortement (loi Veil 1974). Cette révolution contraceptive a gagné et gagne tous les pays (les progrès autour de la Méditerranée sont aujourd'hui spectaculaires). Elle modifie fondamentalement les rapports de sexes dans la procréation, devenue initiative des femmes : "Un enfant si je veux, quand je veux, comme je veux", "Notre corps, nous-mêmes". Les deux plus célèbres slogans des années 70 résument le renversement qui prélude à une révolution du corps. L'accès à la contraception représente un *habeas corpus* pour les femmes.

Les facteurs de changement ont été nombreux, divers. Il faut se garder de pointer une seule causalité. Il s'agit plutôt de causalités "enchevêtrées" : économiques, politiques, culturelles. Peut-être faut-il invoquer "les progrès de l'esprit humain", comme écrivait Condorcet dans son célèbre ouvrage (lui-même étant un partisan déclaré de l'égalité des sexes). Mais comment se sont ils produits ? Je soulignerai aussi le rôle des facteurs scientifiques et techniques. La notion d'égalité, très tardive, est en partie le fruit de la révolution scientifique du XVII^e siècle du cartésianisme. "La science n'a pas de sexe", disait Descartes. Et son disciple, Poullain de la Barre, publiait un traité intitulé "De l'égalité des deux sexes" (1671) dont Geneviève Fraisse a montré le caractère novateur³. La démocratie est, dans son principe, individualisante et inclusive. Mais elle n'opère pas d'elle-même. La démocratie a d'abord exclu les femmes de la politique au nom de la complémentarité et de la différence. Sans négliger le rôle des hommes féministes (Poullain de la Barre, Condorcet, Stuart Mill, etc.), il convient de souligner le rôle des femmes – isolées, en groupe – et celui du/des féminismes dans ces changements. Les femmes ont été des actrices de plus en plus conscientes de leur propre histoire, mais sans qu'il y ait unité ni des femmes, ni des féminismes. D'une part, la majeure partie des femmes s'accommodaient de leur position ; elles consentaient aux rôles qui leur étaient assignés, où elles trouvaient à la fois du sens à leur vie et des compensations à la dépendance. D'autre part, le féminisme a toujours été pluriel. Pour ne prendre que des références récentes, dans les années 1970-1980, ces "années Mouvement" si décisives⁴, il y avait une vive opposition entre le "féminisme universaliste" (beauvoirien et égalitaire) et le "féminisme de la différence", axé sur la reconnaissance d'une identité féminine (le corps, la maternité, l'écriture des femmes). À l'université, le premier s'appuyait plutôt sur sociologie et histoire, le second, relayé par le groupe *Psych et Po* et les *éditions des femmes*, sur psychanalyse et littérature. Le féminisme italien est avant tout un "féminisme de la différence" qui insiste sur l'importance de la maternité. Ces changements sont considérables. Ils bouleversent les relations entre les sexes, les rapports à la sexualité désormais séparée de la procréation. Ils modifient les structures de la famille et celles de la parenté, comme le montre Maurice Godelier : "L'humanité n'a cessé d'inventer de nouvelles formes de mariage", écrit-il¹. L'amour prime sur l'alliance. Le couple ne se confond plus aujourd'hui avec le mariage pérenne.

Résistances au changement

Ce changement considérable est toutefois freiné, inachevé et contesté.

¹ Voir la récente *Histoire de la virilité*, sous la direction d'Alain Corbin, Georges Vigarello et Jean-Jacques Courtine, Paris, Seuil, 2011.

² Dans une immense bibliographie, deux titres récents et d'ailleurs contrastés : Sylviane Agacinski, *Femmes entre sexe et genre*, Paris, Seuil, 2012 ; Joan W.Scott, *De l'utilité du genre*, Paris, Fayard, 2012. Pour une vue d'ensemble, voir Margaret Maruani (dir.), *Femmes, genre et sociétés. L'état des savoirs*, Paris, La Découverte, 2005.

³ Geneviève Fraisse, « Poullain de la Barre ou le procès des préjugés », in *Les femmes et leur histoire*, Paris, Gallimard, 1998.

⁴ Françoise Picq, *Libération des femmes : les années-Mouvement*, Paris, Seuil, 1993.

¹ Interview du *Monde*, 19 novembre 2012.

Freiné : en raison des inerties et des pesanteurs. Ainsi l'éducation des enfants demeure très largement sexuée. En dépit d'une bonne réussite scolaire, les filles continuent de choisir des filières et des professions moins qualifiées et par conséquent moins payées, "bons pour une femme", comme on disait jadis. La pesanteur est visible aussi dans le médiocre partage des tâches domestiques qui change assez peu depuis des décennies. Les femmes restent assignées à la double tâche et souvent contraintes au temps partiel, subi plus que choisi, qui ne permet pas de promotion professionnelle. Il est freiné aussi par les problèmes qu'il pose : on sait que 80 % des familles dites monoparentales sont en fait gérées par des femmes. La liberté se paie ici d'une solitude accrue, les hommes se sentant en quelque sorte exemptés de leurs obligations.

Inachevé : en dépit des progrès de l'égalité, bien des bastions résistent aux femmes : le pouvoir économique, la sphère politique, surtout dans les pays latins et catholiques ; c'est seulement en 1944 que les femmes en France ont obtenu le droit de vote et elles ne représentent aujourd'hui que 18 % des députés à l'Assemblée nationale, ceci en dépit de la loi sur la parité de 2001. La résistance du symbolique, très visible dans la publicité, est également très forte. Or, c'est peut-être cela l'essentiel : les représentations, les images.

Contesté : ce changement suscite des résistances, sourdes ou déclarées, qui n'opposent pas frontalement les deux sexes, mais passent de manière plus subtile au sein de chaque sexe (et posent la question du consentement des femmes). Cette résistance peut expliquer la recrudescence des violences faites aux femmes : dans la famille (violences conjugales) ; dans la cité (les filles dans les banlieues). Certes, on les dénonce davantage, et du coup, elles sont plus visibles, mais elles peuvent être aussi l'effet réel d'une réaction d'hommes affrontés au chômage et/ou à une perte de leur "domination" et de leur position traditionnelle. Cette évolution est contestée dans le monde : les crispations politiques ou religieuses contre l'égalité des sexes et la liberté des femmes sont fortes. On le voit notamment dans les révolutions arabes, auxquelles les femmes ont participé (partout on signale leur rôle) et qui souvent se retournent contre elles.

L'émancipation des femmes, leur accès à l'égalité et à la liberté est un grand fait contemporain. Elle ébranle les vieilles structures, le bloc hercynien de la différence des sexes. D'où les remous qu'elle suscite et les problèmes qu'elle pose.

Cette histoire inachevée nous concerne tous. Pleine de bruits et de fureurs, elle est aussi – et, espérons-le, surtout – une histoire d'amour.

Georges Vigarello*

La virilité ce n'est pas simplement le fait d'être homme, mais le fait de manifester ce qui est attendu comme étant l'excellence du masculin. Cette excellence a plusieurs voies, de manière quasi obligatoire dans la tradition de l'Occident.

La première, c'est manifester de la force, la deuxième de la puissance sexuelle, et la troisième, un certain nombre de qualités morales comme le courage ou la détermination. Mais le tout se traduit par une domination.

Cette façon de manifester l'affirmation peut changer au cours du temps, certaines sociétés privilégient la force militaire, d'autres l'échange marchand avec l'image du bourgeois. Mais, dans chacun des cas, il s'agit bien de faire fonctionner quelque chose qui est de l'ordre de l'évidence, qui ne se discute pas. La femme n'est pas exclue, mais elle n'a pas à intervenir, car le dispositif est déjà là, l'asymétrie est installée.

On oublie souvent que cette virilité a été, dans l'histoire, l'objet de crises, qui se sont amplifiées dès lors que s'est posée la question du rapport avec la femme et que celle-ci a interpellé sur ces qualités censées majeures du masculin. Je vais développer ce problème autour de quelques repères entre un hier éloigné de nous, les Grecs par exemple, et un présent dans lequel nous sommes impliqués aujourd'hui.

* Georges Vigarello est sociologue, directeur de recherche à l'EHESS.

Cette virilité qui suppose de l'excellence est vécue difficilement et elle est parfois contestée par les hommes eux-mêmes. Première crise banale : l'aîné conteste la force du cadet. La psychanalyse depuis longtemps révèle les versants négatifs de l'exercice du pouvoir dans les sociétés occidentales, la manière dont les générations se succèdent en brimant le cadet qui se trouve en crise pour affirmer sa propre virilité. Le seul exemple d'Aristophane, au ^ve siècle avant J.C., le confirme, qui traduit les "morgues" de l'aîné, en craignant pour Athènes un affadissement de la formation virile, le choix des molleses, celui des discussions "inutiles", le recul de l'exercice, cette éducation apprenant "aux gamins d'aujourd'hui à vivre dès l'enfance emmitouflés dans les paletots" (Nuées, 987). Les cadets ne mériteraient pas l'estime des aînés.

Deuxième moment dans cette tradition de la crise : la transformation du comportement masculin dans l'histoire. Ces transformations peuvent apparaître aux yeux des acteurs ou des générations précédentes comme étant un abandon de la virilité, une faiblesse à son égard, une échappée. Je prendrai un exemple : les sociétés de cour du ^{XVI}e siècle exigent de la part des courtisans un contrôle d'eux-mêmes, une étiquette, une sorte de jeu qui met en évidence de l'élégance, de la souplesse, de la légèreté, très loin des repères médiévaux qui renvoyaient à des corps lourds, du courage guerrier. Ces nouveaux comportements sont contestés, car ils menaceraient la virilité de basculer du côté du féminin. Montaigne le montre de façon magistrale lorsqu'il conteste les nouveaux modes de l'escrime, décrivant cette discipline comme un travail de souplesse, d'astuce et d'adresse, une façon de privilégier la subtilité sur la force. Mais nous avons basculé de l'autre côté. Et ceux qui ont basculé continuent de se penser de façon virile. Pour eux, la question de la domination ne se pose pas. Les conseils donnés par Jacques ^Ier d'Angleterre à son fils, à l'extrême fin du ^{XVI}e siècle, disent du coup plus qu'il n'y paraît. Il évoque une nécessaire "douceur et débonnairété". Il déconseille même les jeux violents propres à "estropier le corps". Il prêche l'habit modeste et le comportement prudent. Mais il insiste sur une absolue domination dont le premier exemple s'applique à dresser "les chevaux qui ont le plus de fougue". Il souligne plus encore un rapport très précis avec l'épouse, laquelle doit être "gouvernée comme une pupille" : personnage féminin délibérément fragile, dame qui doit "être aussi prompte à obéir que vous à commander¹". La "puissance" persiste, sans partage, fortement, alors que changent seulement sa pratique et son expression.

Quand et comment des crises qui commencent à ressembler à celles d'aujourd'hui se sont-elles installées ?

Avec l'avènement de la démocratie au début du ^{XIX}e siècle tout le monde est égal, donc la femme peut s'affirmer théoriquement comme égale. Mme Dureynel, par exemple, la "lionne" décrite dans *Les Français peints par eux-mêmes*², en 1841, ne réclame pas "tous les droits et privilèges que les lois et les mœurs ont réservés à l'homme". Elle réclame en revanche le partage d'activités généralement interdites à son sexe, celles révélant une liberté de geste, une désinvolture de ton : "les plaisirs, les usages, les façons, les fatigues, les allures, les travers, les ridicules et les grâces de l'homme élégant". Mais elle considère que la domination est du côté de l'homme et qu'il est responsable de l'essentiel. Il y a un début d'affirmation et une retenue. En revanche, dans la seconde moitié du ^{XIX}e siècle, avec le travail salarié, beaucoup de choses changent parce que c'est l'autonomie qui se manifeste, des compétences, une manière d'exercer l'autorité, quelque chose qui ressemble aux repères virils. C'est l'affirmation de Lily Braun en 1901 : "Toute l'évolution du travail féminin montre clairement à ceux qui ne sont pas aveuglés ou qui prétendent ne pas l'être qu'aucun autre phénomène dans le monde moderne n'a produit d'effets aussi révolutionnaires¹." Alors l'affrontement devient réel, car la revendication d'autonomie féminine pose un certain nombre de problèmes à l'excellence masculine.

Pour la première fois, avec la transformation du statut du féminin, s'installe une contestation issue du sein même de la coexistence des genres. D'où ce lent déplacement de la culture

¹ Jacques ^Ier, *Présent royal au Prince Henry son fils* (1599), Paris, 1603.

² E. Guinot, « La lionne », in *Les Français peints par eux-mêmes*, t. 2, p. 10.

¹ L. Braun, *Die Frauenfrage. ihre geschichtliche Entwicklung und ihre wirtschaftliche Seite*, Leipzig, 1901, p. 278.

masculine au XIXe siècle : cette traduction d'anxiétés dans l'univers du roman, ces doutes sur une effémination masculine dans l'univers des savants, ces textes proliférant sur les "dégénérés", les "invertis", les "impuissants". C'est bien l'assurance de la virilité qui est ici questionnée. C'est elle qui est mise en doute, qui s'éprouve. Et elle l'est, cette fois, non plus à partir d'un débat confrontant les hommes, mais à partir d'un débat confrontant les femmes et les hommes. La transformation du statut du féminin, au XIXe siècle, a transformé le statut de la virilité. Cette transformation s'accompagne d'un déplacement des repères physiques : en quoi et comment puis-je aussi affirmer de la force, faire des métiers ou des loisirs masculins jusqu'à présent ? Comment affirmer un corps qui devient différent et qui peut être un lieu de l'affirmation de la performance, voire même de la réussite, de la hiérarchie et de la domination ? Certains sports le montrent mieux que d'autres, comme Michel Tournier l'a lucidement commenté : "Si une force surhumaine n'implique plus la virilité, pourquoi n'irait-elle pas se loger aussi bien dans le corps d'une femme ? La convention qui associait virilité et force entraîne dans sa chute celle qui liait féminité et faiblesse. Voici donc l'avènement d'une nouvelle Ève dont les modèles européens s'appellent actuellement Jeannie Longo, Christine Aron, Amélie Mauresmo, Justine Hénin, et bien d'autres. Pas de trace de graisse, un monument de muscles souples et enveloppés qui jouent sous une peau soyeuse. Les seins eux-mêmes ne sont plus que la tendre doublure des muscles pectoraux et gênent moins à coup sûr les mouvements de la machine musculaire que les encombrantes génitoires de l'homme. La réussite est éclatante et reste strictement dans le domaine de la féminité." Cette phrase est décisive. Le changement porte aussi sur la façon de vivre et de faire exister un corps qui s'est transformé. Il porte sur des qualités qui étaient celles de l'excellence masculine, lesquelles deviennent un lieu de résistance, encore très fort aujourd'hui.

En conclusion, il faut réinventer la virilité, montrer que dans le partage, l'égalité hommes/femmes, il y a aussi un partage de corps transformés et d'égalité.